



Conférence d'Elispir « Sortie de cadre », 2013 Le temps, un enjeu existentiel.

Mon intervention : un éclairage philosophique

Introduction

Nous avons pris l'habitude de penser que le temps est une chose en soi, qui existe en dehors de nous. Nous parlons de la course du temps, de l'écoulement du temps tel un fleuve qui nous emporte. Il semble extérieur à nous et nous nous pensons comme jetés, plongés dans un temps qui nous précède toujours.

L'aspect négatif du temps prédomine car nous nous sentons soumis à lui. « Je n'ai pas le temps » (Mais si j'en ai toujours !), « hélas les journées ne font que 24h ! » (Cela n'a pas de sens !). Et pour l'année qui débute nombre d'entre nous souhaitons « avoir du temps en plus ». Mais où peut-on prendre et à qui le donner ?

Il est intéressant de noter que lorsque **l'on PREND le temps** (comme un objet dont on se saisit), tout va mieux pour le mieux pour nous. Comme quoi le plus souvent nous restons à côté du temps et c'est une cause essentielle de notre mal être. Nous nous sentons impuissants, écrasés, dévorés...épuisés et si peu libres.

Je peux donc bien avoir une action sur le temps : le prendre ou pas. Mais je ne peux pas agir totalement sur lui et le modifier. Je ne peux pas revenir en arrière, changer le cours du passé. Je ne peux éviter la succession des événements, il y a toujours un avant et un après. Je ne peux empêcher la nuit d'arriver, l'hiver de s'installer. Ni les années de passer nous conduisant irrémédiablement vers notre mort.

D'où notre rapport ambigu au temps : il est là mais comment me positionner vis-à-vis de lui ? Ai-je le choix, une marge de manœuvre ?

Pour répondre à cette question, il nous faut d'abord en poser une autre : le temps est-il en dehors de nous, objectif, ou en nous, subjectif ? On pourrait dire aussi : est-ce une donnée en soi ou une modalité de notre être ? Une réalité ou une idéalité diraient les philosophes ?

L'enjeu de cette question est essentiel car **s'il est objectif**, en soi, la femme que je suis est soumise à cette temporalité objective, officielle et ma liberté s'en trouve réduite. Je suis alors une femme dans un temps qui me contraint, me limite, me réduit, parfois m'écrase, m'étouffe ou tout au moins me pèse. Adam et Eve ne sont-ils pas jetés dans le temps lorsqu'ils quittent le paradis terrestre ? Dans le jardin d'Eden, point de temporalité, seule l'éternité divine est de mise.



Si au contraire je postule que **le temps est subjectif**, il est donc relatif, individuel, polymorphe. Et je peux le modeler, le façonner et devenir moi aussi créateur du monde à l'image de Dieu. Ma liberté est immense si j'apprends à créer le temps qui me convient !

Mais alors une autre notion rentre en jeu, celle de **ma responsabilité**. Et c'est là souvent que le bât blesse. Si le temps est subjectif, je suis créateur de ma temporalité donc responsable de ma façon de la définir. Je ne peux plus me plaindre de journées pas assez longues ou de semaines qui n'en finissent plus, ou d'être débordée en permanence. Ce serait me plaindre de moi-même. Nous préférons rejeter la faute sur les autres ou sur la création qui est mal faite avec un temps qui nous écrase. Ce thème de l'homme pris au piège de la temporalité est le ressort essentiel de la littérature, du cinéma, de la BD, de la chanson. Et l'homme jeté dans la temporalité de pleurer sur le temps perdu...

Notre expérience quotidienne nous invite à percevoir le temps comme quelque chose qui s'écoule en dehors de nous et auquel nous nous repérons tous. Nous avons tous une montre, il y a une horloge parlante, un temps universel, etc. Nous observons les changements et toujours autour de nous la mobilité et l'impermanence des choses et des êtres. Il y a donc bien du temps qui passe ! Il suffit pour nous en persuader cruellement de regarder des photos de nous d'il y a 20 ans.

La physique classique définit bien le temps comme une réalité objective en dehors de nous. Isaac Newton, fondateur de la mécanique classique, pose le temps comme un temps mathématique, nombre réel, présent dans les équations de la physique permettant de décrire le mouvement des corps dans l'espace en donnant leur position à des instants successifs.

Le temps est pour lui une grandeur mesurable, figurée par une ligne géométrique ordonnée et continue qui s'écoule du passé vers le futur. Il y a pour lui un temps absolu qui coule sans relation à rien d'autre d'extérieur. De même qu'il y a chez lui un espace absolu ou un mouvement absolu.

Mais le temps newtonien n'est en fait que de l'espace et même sa quatrième dimension. Et lorsque nous créons ces repères que sont nos calendriers, nos montres, nous spatialisons le temps qui devient **une donnée visible sur laquelle nous avons prise**. Cela nous donne le sentiment **d'être maître du temps**. Et l'homme ne peut vivre sans ces repères, il a besoin de ces conventions pour faciliter sa vie et aussi ses rapports avec les autres. Et par là-même, il se donne l'illusion d'une domination sur ce qui l'entoure. C'est la raison pour laquelle Robinson seul sur son île réinvente très rapidement un calendrier. C'est un besoin pour lui-même alors même que rien ne l'y contraint.



***Question pour chacun d'entre nous : comment nous représentons-nous le temps ?
Une ligne ? Une flèche ? Dans quel sens ? Des images ?***

Dans notre expérience quotidienne nous expérimentons bien une mobilité universelle à travers laquelle le temps semble extérieur à nous. Mais nous expérimentons également que le temps change pour nous selon notre état intérieur du moment, tendant à prouver ainsi qu'il y a une temporalité intérieure et subjective. Nous savons bien que certaines secondes durent une éternité et que certaines semaines filent plus vite entre nos doigts qu'une poignée de sable. Donc il y a bien quelque chose du temps qui est en nous et le rend si subjectif. Le temps des vacances n'est pas du tout le même que le temps de l'entreprise ou que le temps familial. Et pourtant, ce sont toujours les mêmes heures et les mêmes secondes. Le lieu peut changer mais objectivement pas le temps. Et pourtant il change considérablement, mais c'est de façon subjective cette fois.

***« Placez votre main sur un poêle une minute et ça vous semble durer une heure.
Asseyez-vous auprès d'une jolie fille une heure et ça vous semble durer une minute.
C'est ça la relativité ! »***

Albert Einstein

« Le jardin »

***Des milliers et des milliers d'années
Ne sauraient suffire
Pour dire
La petite seconde d'éternité
Où tu m'as embrassé
Où je t'ai embrassée
Un matin dans la lumière de l'hiver
Au parc Montsouris à Paris
A Paris
Sur la terre
La terre qui est un astre
Jacques Prévert.***

Comment décrire cette notion de temps intérieur qui diffère du temps extérieur mesurable, objectif ? La notion de **durée**, si chère à Bergson peut nous aider à le définir. En effet, les choses ont une durée qui peut-être subjective. Difficile à concevoir, à mesurer, c'est pourtant à travers elle que nous vivons essentiellement le temps. Cette notion nous renvoie cette fois au domaine de **l'intimité**, loin des concepts abstraits de la science. Le monde change et je perçois ces changements tout en continuant à être à



la fois dans le présent, le futur et le passé. C'est contraire à ce que nous dit la science qui sépare trois temps, mais c'est pourtant la réalité. Les éléments ne sont pas séparables comme dans une entité physique objective. Lorsque Marcel Proust trempe sa madeleine dans son thé, son passé se vit au présent. Nous portons dans notre mémoire présente tout notre passé et notre conscience s'enroule dans un temps qui ne se sépare pas le passé du présent ou du futur. **Dans la mythologie grecque**, Chronos, dieu du temps, apparu à la création, est représenté par un serpent à trois têtes, enlacé avec son épouse, Anankè, déesse de la fatalité, autour du monde. Il indique bien un mouvement plus complexe que celui décrit par la science.

Nous vivons intuitivement la durée qui s'écoule et entrons alors dans un cycle de création et non plus de répétition. Et c'est la raison pour laquelle nous savons bien que ce qui compte avec le temps ce n'est pas tant la mesure de sa quantité, que **la conscience de sa qualité**. Lorsque j'appréhende le temps par la durée, il garde une dimension imprévisible et neuve, ce que la science ne lui donne pas.

La durée de Bergson est le temps psychologique, intérieur, celui que nous vivons. Et plus nous sommes attentifs au temps, plus nous nous rendons compte que c'est ce qui nous importe au fond. Le temps scientifique abstrait, conventionnel, nous sert dans l'action et la représentation historique, mais ce n'est pas tout à fait le temps de notre vie. D'où les efforts considérables que nous faisons parfois pour accorder notre montre intérieure et notre montre extérieure (mes besoins temporels et les demandes extérieures).

Il y a donc bien du temps en nous et du temps en dehors de nous. Mais seule l'approche intuitive du temps par la durée nous permet d'approcher la réalité dans sa mobilité même sans plus la figer dans des concepts. Et c'est ce qui est important dans nos vies de tous les jours car c'est l'expression de notre liberté.

Et cette liberté engendre de fait ma responsabilité comme nous l'avions déjà expliqué au début.

Ainsi, il y a du temps en nous, c'est ce qui me rend co-créateur du monde et **j'ai donc la responsabilité de ce temps que je peux façonner de différentes façons**. Ainsi je peux le perdre, le gâcher, le fuir, l'éviter, le remplir à m'en gaver, le fermer. Mais aussi je peux le vivre pleinement en conscience, en jouir, m'en faire un allier, un ami, l'ouvrir. **J'ai le choix...j'ai même la responsabilité de mon choix.**

C'est surtout **Heidegger et la philosophie existentialiste avec Sartre** qui développent ce thème de la subjectivité et donc de la totale responsabilité de l'homme quant à son existence et son attitude face au temps. Selon Heidegger, il y a **deux manières d'exister** : **l'authentique** où l'on assume sa liberté et sa contingence ; et **l'inauthentique** où l'on fuit, on se décharge de soi dans le « on ».

L'être (dasein) authentique ne se dissimule pas sa propre situation : jeté dans l'existence sans savoir pourquoi, il doit porter le fardeau d'être seul responsable de soi.



Il revendique ses choix, ne vit pas à la remorque du monde. **Il se donne à lui-même son temps en se projetant dans le futur.**

L'être (dasein) inauthentique n'est pas maître de son temps : il se laisse absorber par le temps des choses. Il attend l'avenir et ce qui va lui arriver. Ce n'est d'ailleurs pas son avenir mais l'avenir que le monde lui réserve. En attendant il se réfugie dans le présent pour ne pas penser à lui-même. Le propre d'une existence inauthentique est le bavardage et la curiosité : brasser des pensées mortes et quête de nouveauté pour se fuir.

Ce n'est qu'en pensant sa propre mort que l'être peut ressaisir l'ensemble de son existence. C'est-à-dire penser la fin de son temps propre, sa vie, pour assumer la responsabilité de chaque acte comme si c'était le dernier. Il redevient alors maître de son temps.

Conclusion

Pour conclure nous pouvons dire que le temps est à la fois en nous et en-dehors de nous. Cela nous place en position de responsabilité pour la part du temps qui est en nous, ce temps psychologique, cette durée dont parle Bergson. Je peux y développer ma conscience à loisir et produire ainsi une forme de ralentissement.

Mais la philosophie existentielle nous montre également que je suis responsable de ce qui est en dehors de moi, même si cela semble ne pas dépendre de moi, et que Sartre appelle « le coefficient d'adversité ». Toutes les difficultés que je rencontre liées à la temporalité objective vécue par tous les hommes (l'imprévisible, le vieillissement, la disparition...) ne dépendent pas de moi, c'est vrai. Mais **je suis responsable de ce que je fais de cette réalité objective temporelle dans laquelle je suis plongée par le fait même d'exister.** Soit, je l'ignore et la fuis dans le déni, soit je l'intègre en conscience comme une composante de ma vie. C'est alors que je vis avec le temps et non pas contre le temps.

Frédérique Voisard, janvier 2013.